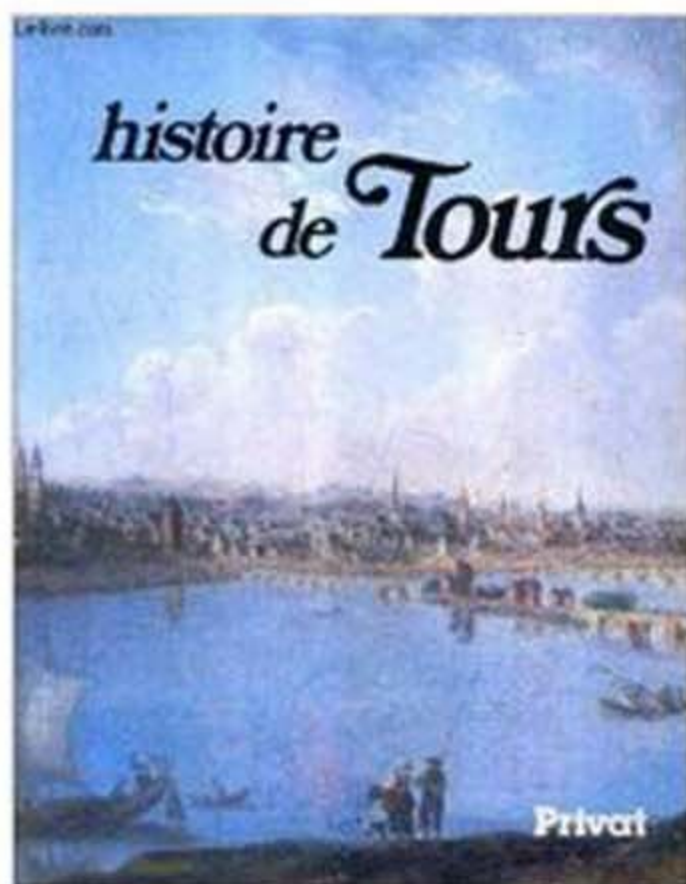




**HISTOIRE DE TOURS / COLLECTION
UNIVERS DE LA FRANCE ET DES PAYS
FRANCOPHONES.**

CHEVALIER BERNARD

Edité par PRIVAT (1985)

423 pages

Politique et religion ; le temps des affrontements

« La guerre civile de Tours »

Ce sagace observateur des mœurs provinciales qu'est René Boylesve a conté avec finesse et ironie ce que fut la grande, l'énorme querelle qui secoua la société tourangelles dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Écrit en 1899, alors que les événements étaient encore tout chauds, *Mademoiselle Cloque* est un roman à clefs qui nous restitue l'atmosphère de la paisible cité devenue le champ clos des passions déchaînées. Familles divisées, fiançailles rompues, amis brouillés à mort, cette « affaire Dreyfus de Tours » a semé des haines féroces et durables.

Il ne faudrait pas croire que cette querelle de clocher - au sens propre du terme - n'ait déchiré que les Tourangeaux. Dans toutes les grandes villes, Rennes, Angers, Montpellier, Lyon, les journaux ouvraient leurs colonnes au récit des péripéties du combat et aux déclarations enflammées des protagonistes. A Paris, le *Figaro* et le *Gaulois*, le *Siècle* et le *Monde*, le *Français* et l'*Univers* publiaient les articles de leurs correspondants sur le terrain. Tours fut un moment, en vérité, le point de mire de la France entière.

Pendant la Révolution, la grande basilique Saint-Martin était peu à peu tombée en ruines. Au début du XIX^e siècle, seules deux tours demeuraient intactes avec le cloître. Le préfet Pommereul avait fait tracer deux rues à l'emplacement de l'église. Un projet de reconstruction de la basilique, présenté en 1822 au moment du renouveau chrétien de la Restauration, avait déjà été abandonné : on ne savait plus en effet où était situé le sépulcre de l'apôtre des Gaules, et beaucoup pensaient même qu'il avait dû être détruit lors des travaux de percement des rues nouvelles. Peu à peu l'oubli se fit.

C'est alors qu'intervient le « saint homme de Tours », Monsieur Dupont. On sait comment ce créole, venu de la Martinique, ancien élève du collège de Pontlevoy, reparti comme magistrat dans son île natale, avait regagné la France métropolitaine après son veuvage pour soigner sa fille malade et s'était fixé à Tours. Chrétien austère, rigide, intransigeant, dévot de l'adoration perpétuelle de la Sainte-Face, fondateur du Vestiaire de Saint-Martin, sorte d'ouvroir destiné à vêtir les pauvres, il avait voué, en effet, un véritable culte à saint Martin dont il entreprit de retrouver le tombeau.

Il errait le soir parmi les maisons de la Martinopole, jetant par-dessus les murs des jardins des médailles pieuses, afin d'exorciser les lieux. Il est aidé dans son action

par l'ingénieur des chemins de fer Stanislas Ratel et le comte Pèdre-Moisant. La fortune de ce dernier permet d'acheter la maison de la rue Descartes sous laquelle, d'après les calculs de Ratel, doit se trouver le tombeau. Effectivement, le 14 décembre 1860, celui-ci est enfin découvert, au milieu d'une sainte allégresse.

Aussitôt, Ratel, Pèdre-Moisant, Dupont et plusieurs de leurs amis fondent un comité pour la reconstruction de la basilique. Ils font appel à la générosité des fidèles et les dons affluent bientôt de toutes parts : Saint-Martin de Tours, comme Reims ou Saint-Denis, doit redevenir un des hauts lieux de la France chrétienne. L'archevêque, Mgr Guibert, encourage les pieux zélateurs. Le conseil municipal, présidé par l'éditeur religieux Ernest Mame, approuve le projet : le 5 novembre 1861, à l'unanimité moins deux voix, il vote l'abandon par la ville des portions de rues dont l'emplacement était nécessaire à la reconstruction et prend même à sa charge un dixième des dépenses totales, à condition que le comité ait réuni de son côté au moins deux millions de francs. En attendant, une chapelle provisoire, où affluent les pèlerins, est édifiée.

Mais les choses se gâtent. Le ministre des Cultes, Rouland, désapprouve le projet dans lequel, en bon gallican, il voit une usurpation des droits de l'État. Dans une lettre à Napoléon III datée du 1^{er} décembre 1861, il qualifie de « niaiserie » la délibération du conseil municipal, stigmatise « la folie » de l'archevêque et termine en disant : « je vous supplie, Sire, de faire la sourde oreille. L'œuvre ne s'achèvera jamais et, plus tard, on enverra l'argent à Rome ». Or, c'est précisément l'époque où la question romaine refroidit les rapports entre l'Empire et le Saint-Siège. De plus, les propriétaires de maisons qu'il faudrait exproprier n'entendent point se laisser faire : le 7 février 1862, ils sont 228 à signer une pétition exprimant leur refus. Tant et si bien que le préfet, sur instructions de Paris, n'avalise pas la décision du conseil.

Or, en 1865, un nouveau conseil municipal est élu, qui annule la délibération de 1861 et, par seize voix contre neuf, vote l'abandon du projet de reconstruction. Tout est donc remis en question quand éclate la guerre de 1870.

Mgr Fruchaud, nouvel archevêque qui succède à Guibert nommé en 1871 à Paris, appuie le projet de grande basilique identique à l'ancienne ; les plans en sont dressés par Ratel en 1873 et complétés en 1875 par l'architecte Baillargé qui prévoit un grand dôme central. Mgr Colet (1874-1883) déclare vouloir mener l'œuvre à bien. En 1878, grâce aux souscriptions venues de la France entière, vingt-huit maisons ont été acquises et 2 054 000 F sont disponibles ; placés en valeurs d'État et en obligations des chemins de fer, ils rapportent annuellement quelque 100 000 F de rente ; les républicains dénoncent le « trésor de Saint-Martin ».

En 1883, à la mort de Colet, tout a bien changé. La République a remplacé le régime de l'ordre moral ; à Tours même, les radicaux dominent la municipalité. Le maire Rivière a chassé les oblats qui desservaient la chapelle provisoire ; quant à Alfred Fournier, élu maire en 1884, il déclare qu'il y a quelque chose de plus haut que la tour Charlemagne : c'est son radicalisme ! Monsieur Dupont est mort en 1876. Le « triumvirat », composé de Ratel, Père-Moisant et la Tremblaye, craignant la confiscation, fait passer les fonds de l'œuvre en Angleterre par l'entremise de Gouin. L'attitude du nouvel archevêque, Mgr Meignan, sera donc décisive.

Nommé au début de 1884, ce solide Mayennais, ancien évêque d'Arras, a, au vrai, un tempérament de conciliateur. Sa devise est « Paix et Charité », et ses armes portent une colombe tenant un brin d'olivier. Savant exégète des Écritures, fumeur de cigares et grand joueur de billard, il n'a rien du prélat guerrier comme son voisin l'angevin Freppel. Homme d'intérieur aimant se coucher tôt, bon bourgeois soucieux de sa tranquillité, il se montre philosophe, au point que ses ennemis l'ont accusé de ne pas croire en Dieu. A-t-il réellement pris le parti du gouvernement contre les catholiques intransigeants de son diocèse ?

En réalité, Meignan pensait que le temps des croisades était révolu et il lui semblait préférable de transiger, plutôt que de risquer de tout perdre. « Ne pouvant faire ce que nous souhaitons », mande-t-il aux fidèles le 13 octobre 1884, « nous ferons tout ce que nous pourrons. La grande basilique demeurerait inutilisée aux quatre cinquièmes presque tous les jours de l'année. Pouvons-nous y songer, quand l'argent nous manque pour nos écoles, pour nos œuvres ?... N'imitons pas les Juifs de Jérusalem, si fiers de la beauté matérielle de leur temple, et si peu ambitieux de plaire à Dieu par leurs vertus... »

Guillaume Meignan va trouver un adversaire impitoyable en la personne de Jules Delahaye. Porte-parole des traditionalistes, le fougueux directeur du *Journal d'Indre-et-Loire* s'oppose violemment à son archevêque, dans des articles interminables dont la violence de ton lui vaut même une réprimande de Rome :

« Aux petites fois les petits temples, les petits autels, les petits prêtres... D'aucuns diront que notre indépendance est hardie. Elle serait plus humble, si l'attitude de plusieurs n'était moins. Si quelques-uns savaient parler quand il convient, ils nous éviteraient le pénible devoir de dire tout haut, au nom de tous, ce qu'ils disent tout bas. On perd, à garder le silence, l'estime de soi-même et des autres ».

Il accuse même le prélat de couvrir une escroquerie en détournant l'argent des souscripteurs à d'autres fins que celles prévues, et se demande pourquoi

Mgr Meignan ne vend pas tout simplement le tombeau du saint avec ses reliques !

En fin de compte, c'est l'archevêque qui l'emporte. Soutenu par le pape Léon XIII qui prônera peu après le Ralliement des catholiques à la République, Meignan fait adopter le plan d'une basilique modeste, orientée du nord au sud et non comme l'ancienne, selon l'usage liturgique d'est en ouest. Le dernier obstacle disparaît en 1886 : Pèdre-Moisant, propriétaire d'une maison située sur le tracé, meurt, et son légataire, Ratel, vieilli et fatigué, finit par céder. La nouvelle église, due à l'architecte Laloux, est inaugurée en 1890 ; son style romano-byzantin a été discuté, et René Boylesve a moqué la « grosse cloche de plâtre informe et blanchâtre » qui la surmonte. Mais une reconstruction à l'ancienne, en roman de fantaisie, eût-elle été plus heureuse ?

Quoi qu'il en soit, retenons la leçon de ces années folles. Deux conceptions se sont affrontées, sous l'œil narquois des anticléricaux. Celle de l'archevêque Meignan qui pensait, sincèrement sans doute, sauver l'essentiel du naufrage, a semblé timorée à beaucoup de ses ouailles ; on l'a même accusé de se montrer docile envers le gouvernement afin d'obtenir la barrette de cardinal. Il est vrai que ce pasteur « égoïstement distingué », selon le *Figaro*, n'attirait pas de sympathie chaleureuse. En face, les intégristes - souvent monarchistes farouches - voulaient ramener la France repentante aux autels ; punie par la défaite de 1870, la nation se devait d'élever à Tours un autre Sacré-Cœur de Montmartre. Et ils se vengeront de Meignan en baptisant sa basilique du terme méprisant de « chalet républicain »...

Quant aux anticléricaux, ils jouissaient du spectacle en versant de l'huile sur le feu. Un conseiller municipal radical des années 80, l'huissier Henri Royer, laïque véhément, lançait des phrases dont voici des exemples :

« Tours deviendrait une jésuitière, la Mecque de la chrétienté, le foyer des idées rétrogrades, de la peste, du choléra. L'ombre de Rabelais, de Descartes, de Balzac, de Paul-Louis Courier en frémirait... Les pèlerins sont de pauvres diables peu favorisés de la fortune ni de l'intelligence ; ces malheureux à figure stupide, marchant pêle-mêle comme un vil troupeau, sont une vraie mascarade, la honte de l'humanité » ; Monsieur Dupont, quant à lui, était qualifié d'« épileptique religieux ».

Où étaient en ce temps-là les placides Tourangeaux, d'un camp ou de l'autre, réputés ennemis de la démesure ?